

ODON VALLET

Le routard et la routine

La route est dure. De ses origines rupestres (latin *rupta*, participe de *rumpere* = rompre), elle garde la rudesse des casseurs de cailloux : tant de routes de par le monde ont été ouvertes par des bagnards, fers aux pieds, dont les descendants sont, peut-être, les coureurs du Tour de France, ces forçats de la route. Il y a de la violence dans la route qui fait une trouée dans la campagne au risque de rompre son harmonie, d'interrompre les parcours du gibier, voire de corrompre les eaux de source.

Des tranchées abruptes brisent le relief, des lits de pierres portent le goudron, des enrochements solidifient les ouvrages d'art. Cet univers minéral devient même métallique quand les camions prennent le train grâce au fer-routage.

La route brise un ordre naturel par défrichage de la forêt, comblement de marécages, digues, tunnels, viaducs, etc. Elle est une rupture dont l'autre forme s'appelle la roture, cette terre fraîchement défrichée et difficile à cultiver, confiée à un non-noble. La route se foule aux pieds, elle est la chaussée où l'on marche et que l'on marque de son empreinte. Elle colle aux

pas des fantassins avec leur feuille de route.

La route a une dureté toute militaire. Pour les Latins, forcer le passage ou se frayer une route (*rumpere viam*) étaient synonymes et, aux temps barbares des grandes invasions, la route a progressivement remplacé la voie, plus civilisée ou mieux viabilisée avec toutes ces belles avenues qui partaient de Rome.

La route est ouverte, contrairement à la rue (latin *ruga* : ride), ridée et fermée par ses bordures de maisons. La rue se heurte aux murs et sa force est intérieure, la route donne sur des champs et son ruban passe les frontières : le pouvoir de la rue dicte la conduite des gouvernants, l'état des routes trace le chemin des conquérants. C'est la route des invasions, un sens que l'on retrouve dans l'anglais *road*, issu de l'anglo-saxon *rad* qui désignait une incursion hostile, un raid.

Les routiers étaient, au Moyen Âge, des soldats irréguliers devenus bandits de grand chemin et adversaires de la maréchaussée, tel ce « vieux routier » de La Fontaine (« Le Chat et un vieux Rat ») qui « savait plus d'un tour ; même s'il avait

Casseur de cailloux sur une route de France en 1908.

© Roger-Viollet.

perdu sa queue à la bataille». Nos temps moins belliqueux ont fait du routier un scout de la branche aînée (un kilomètre, ça use...) puis un chauffeur de poids lourd et son restaurant préféré ou un coureur cycliste, routier-sprinter et non pistard. La féminisation du mot est ambiguë puisque la grande routière est une voiture pour longs trajets, plutôt destinée aux hommes, et que la publicité représente généralement les femmes au volant de voitures dites de ville.

Dans sa version bucolique, la route sait prendre son temps. Elle serpente dans le bocage, ondule entre collines, fait des lacets à flanc de coteau. Des courbes à grande vitesse aux virages en épingle à cheveux, elle développe de savantes arabesques et, au prix de percées inesthétiques, pratique une saignée bienfaisante : la route introduit une rupture dans le paysage et une continuité entre les hommes.

Véritable hymne à la matière, la route fait dans le concret qui, en anglais (*concrete*), désigne le béton. Elle fouille dans le réel du pays profond entre chemins d'intérêt vicinal et voies de grande communication, trouve sa voie sacrée dans l'impasse du cimetière et ses Champs-Élysées dans la grand-rue du village. En nous ramenant à l'échelle de la nature, cette route buissonnière est vraiment déroutante.

Mais la route est parfois bien grise quand elle se mêle de nos transports quotidiens, routage des journaux ou routine du métro. Elle est monotone avec les horaires déments des routiers, qui s'endorment entre les glissières de l'autoroute au nom bizarre comme s'il existait des routes sans

autos. Les Américains parlent de *motorway* ou de *super-highway*, top model des ponts et chaussées. On leur préférera la *Haute Route*, nom donné par les Anglais à l'itinéraire qui va de Chamonix à Zermatt, au milieu des «Quatorze mille pieds» environnants, où l'on taillait ses marches sur les glaciers. Ou encore la Karakoram Highway, l'extraordinaire route de la haute vallée de l'Indus qui relie le «pays des purs» à l'empire du Milieu, c'est-à-dire le Pakistan à la Chine. Même l'Himalaya est franchi par la route.

En prenant le chemin de Katmandou, les routards nous avaient déjà introduits aux civilisations et religions extrême-orientales dans lesquelles le vocabulaire de la route est si présent. Les pieds des vers et ceux des hommes se sont un peu mélangés pour faire du *padahati* ou «sentier» un ensemble de commentaires du rituel védique devant montrer la voie aux étudiants. Le bouddhisme propose, comme itinéraire idéal, l'«octuple sentier» ou «chemin du milieu», une voie du pied (*pâda*) qui fuit les extrêmes de la jouissance et de la mortification. Le bouddhisme se compose également de trois branches ou «Véhicules» : le Petit (sanskrit *Hīnayāna*), le Grand (*Mahāyāna*) et le Véhicule dit de Diamant (*Vajrayāna*) qui est aussi celui du phallus puisque le Vajra est une arme à mille dards pouvant symboliser le *linga* ou sexe adorable et fécondant.

Ces «véhicules» sont des conduites intérieures, des moyens de progression vers la réalisation de soi-même et la perfection du divin. Mais ils ont aussi beaucoup à voir avec les modes de transport. Le Petit

Véhicule, le plus proche du bouddhisme originaire, a surtout été exporté par la route maritime, celle dont les brèves escales ne favorisent pas un métissage des cultures. Le Grand Véhicule, beaucoup plus mélangé aux civilisations de la Chine et du Japon, a souvent pris les routes terrestres, notamment la ou plutôt les routes de la soie dont les nombreuses étapes facilitaient les contacts avec les religions locales. Quant au Véhicule de Diamant, le plus éloigné du bouddhisme primitif, il a pris la route de montagne qui, au Tibet, lui a offert un trekking éternel dans un décor immaculé.

En Chine, les « véhicules » ont rencontré la Voie, le *Tào* ou *Dào*, qui est un chemin de longue vie et une route d'immortalité, un essai de coopération des médecins et des prêtres, un itinéraire corporel et spirituel. « Je suis le chemin et la vie », disait Jésus. « Je suis la voie et la santé », répond le taoïste.

Au Japon, le *Tào* devient *To* ou *Do* et engendre le *Shinto* ou « Voie des divinités », un vrai labyrinthe à en juger par le nombre d'esprits qui, dans la religion japonaise, peuplent l'univers. Mais, au Japon comme en Chine, dans le shintoïsme et le taoïsme, on s'y retrouve en faisant route vers les sanctuaires, lesquels sont généralement campagnards ou montagnards. Et dans la file des croyants, le cheminement intérieur est d'abord sentier pédestre.

Dans leur monastère de Shaolin, des moines bouddhistes ont plutôt suivi de nombreux sentiers de la guerre pour se défendre contre les bandits de grand che-

min. Avec leurs collègues nippons, ils ont donc inventé ou perfectionné la plupart de nos sports de combat : le kung-fu, le karaté, l'aïkidô ou « voie de l'union des souffles », le kendô ou « voie du sabre », le kyûdô ou « voie de l'arc », le jûdô ou « voie de la souplesse », etc. Dans toutes ces techniques, dont certaines sont probablement d'origine indienne, le placement des pieds est essentiel pour accroître la force projectable et l'équilibre interne.

La tradition chrétienne comporte aussi toute une podologie de l'âme. Se dévoyer, c'est faire fausse route ; pécher, c'est commettre un « faux pas » (*peccatum*), tomber dans le piège (grec *skandalon*). Quant aux chefs d'Église, pour résoudre leurs problèmes, ils tiennent synode, c'est-à-dire font « route ensemble » (*sun odos*).

Dans les échanges profanes, les grandes routes du monde sont plutôt aériennes avec leurs couloirs et leurs balises, leur trafic et leurs encombrements. Elles se jouent des mers démontées et des terres inconnues, des bornes frontières et des barrières linguistiques. La route du ciel est la dernière chance d'un monde plus uni comme le plus grand risque de chocs planétaires. Tout en haut, les canaux des satellites servent à diffuser le message cathodique vers la « route du bas » (*kata odos*) qu'est notre bonne vieille terre. Ils ravitaillent les autoroutes de l'information et distribuent les ondes célestes comme un ultime viatique avant le grand voyage.